

Journal de bord

SOMMAIRE

Editorial

Un toit pour tous!... mais pas pour toi

Paroles de passagers:

Younes, Frédéric, Zaccharia et Feneck



www.bateaugeneve.ch

Paraît deux fois par an
Tirage: 4000 ex.

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
www.bateaugeneve.ch
T Bateau 022 736 07 75
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à ce numéro
Le Comité, Raffaele Cremonese, Eric Gardiol, Claire Libois,
Christian Murrith, Alexandre Pesenti, Simon Perrelet,
Valentine Zsoreen, Linda Zehetbauer

Dessins
Margherita del Balzo

Mise en page
Solidaridad Graphisme

Impression
Ediprim, Bienne
Imprimé avec des encres non minérales



LA VIE DU BATEAU

Un toit pour tous!... mais pas pour toi

*«L'expérience de la rue est cruelle! Se savoir et vivre sans un foyer, sans un chez soi, est la chose la plus douloureuse qu'on peut imaginer.» Ronald**

Eric

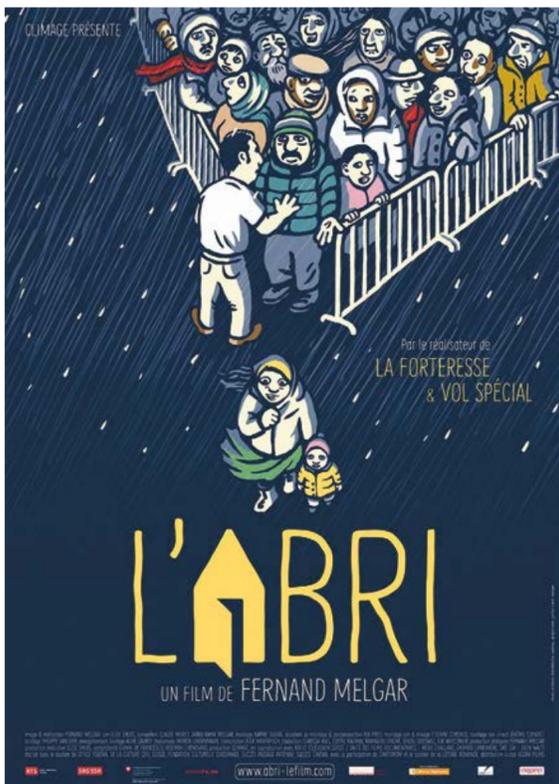
Le 4 septembre dernier, Caritas-Genève a organisé une projection du film «L'Abri» de Fernand Melgar. Ce documentaire d'exception apporte un regard humain et réaliste sur la structure d'hébergement à Lausanne. Le décalage est saisissant entre la tragédie vécue au quotidien par les personnes sans abri et la réponse insuffisante et inhumaine apportée par les politiques publiques. Malgré les différences existant entre Genève et Lausanne, la situation est fondamentalement la même. L'accueil dans des abris de protection civile limité à une saison et proposant un nombre de places insuffisant implique nécessairement un traitement aléatoire ou bureaucratique des personnes.

OPINION PUBLIQUE DÉGRADANTE

Le Bateau Genève et ses partenaires de l'accueil d'urgence sont confrontés quotidiennement à des centaines de personnes vivant dans la rue, hommes, femmes, enfants, nourrissons, jeunes et personnes âgées. Depuis la suppression des contrats de confiance qui permettaient d'habiter temporairement des logements vacants, les solutions sont quasiment inexistantes pour répondre à l'urgence d'hébergement, et d'autant moins pour offrir des solutions de logement décent. Cet état de fait a des conséquences dramatiques, car les personnes vivant à la rue développent à un rythme effrayant des problèmes de santé physique et mentale et perdent progressivement tout moyen d'envisager leur avenir.

Les personnes en difficulté souffrent en outre d'une opinion publique dégradante dont l'impact en termes de confiance en soi est dévastateur. L'idée que ces personnes sont coupables de leur situation et qu'elles profitent et abusent des systèmes sociaux en place est tellement répétée qu'elle relève du conditionnement. Mais surtout, elle empêche de prendre la vraie mesure du drame collectif qui se joue et met en péril tant les institutions que la cohésion de la société dans son ensemble. Elle sert également à détourner le regard des problèmes de fond, à savoir principalement la croissance des inégalités de fortune et de revenu et un modèle de société qui tend de manière exponentielle à privilégier le chacun pour soi, la loi de la jungle.

Ce choix politique et populaire de ne pas répondre aux besoins en termes d'hébergement et de logement, est, outre un drame humain, un signe des temps préoccupant. Il est un symptôme de la dégradation de la notion de droit en politique. Car, dans ce cas précis, les Etats violent leurs devoirs en refusant à des personnes les conditions minimales d'existence prévues par les constitutions fédérales et cantonales, ainsi que par les arrêtés du Tribunal fédéral. Ce dernier a en effet précisé que le droit à un toit fait intégralement partie des conditions minimales d'existence. Cela signifie que les Cantons ont l'obligation constitutionnelle de proposer pour le



moins des hébergements à quiconque s'en trouve dépourvu.

DROITS HUMAINS VIOLÉS

Mais les autorités politiques considèrent de plus en plus souvent que les droits des personnes sont conditionnés aux moyens – en particulier aux moyens financiers – de l'Etat. Cette dérive de sens ne suscite que trop peu de réactions, dans la mesure où ses effets concernent principalement les personnes fragilisées, dont les moyens pour se faire entendre et se défendre demeurent limités. Toutefois, cette conception est dangereuse pour tout un chacun, car elle signifie que l'Etat, par mesure d'économie, peut se permettre d'abroger des droits constitutionnels. En suivant la logique jusqu'au bout de son absurdité, même le droit de vote pourrait être révoqué, puisqu'il est finalement un droit constitutionnel, au même titre que les conditions minimales d'existence si facilement bafouées.

Les Droits Humains sont également violés par cette absence de réaction des collectivités publiques. Brandissant à tout bout de champ la notion éculée et sans fondement empirique de «l'appel d'air», une majorité de la classe politique s'autorise à refuser le minimum garantissant la dignité humaine à des personnes, sous prétexte qu'elles proviennent d'autres pays. En amont de tout débat sur la migration et sur la pertinence d'ouvrir ou de resserrer les frontières, cette question est celle de conditionner les droits fondamentaux. Si aujourd'hui on se permet de penser: «il faut restreindre les Droits Humains des personnes parce qu'elles

ne sont pas suisses ou qu'elles n'ont pas de statut», on ouvre la porte à toutes les justifications imaginables pour ne pas appliquer les droits. A l'avenir, on pourra aussi par exemple restreindre le droit aux soins aux personnes trop âgées sous prétexte qu'ils sont trop coûteux. Ou restreindre le droit à l'éducation afin de renflouer les caisses de l'Etat. Ce sont là les fondements d'une dictature économique, est-ce bien le modèle de société que nous voulons défendre?

Il ne faut donc pas s'y tromper, en prenant la défense des personnes en difficulté – sans les distinguer par des catégories opposables comme le font ouvertement certains partis – c'est nos droits à tous que nous protégeons. La société que nous souhaitons n'est pas excluante, ni tournée vers le confort et l'enrichissement d'une classe de privilégiés aux dépens des autres. Sans égalitarisme excessif, il demeure fondamental de militer pour les mêmes droits et les mêmes devoirs pour tous, avant de se retrouver nous-même du côté de ceux dont les droits sont aliénés pour une raison ou pour une autre. Le meilleur – voire le seul – moyen de s'opposer à cette dérive est de prendre la défense de ceux qui se retrouvent aujourd'hui privés de leurs droits.

Pour prendre la mesure de la réalité de ces personnes, nous ne saurons donc trop vous recommander d'aller voir le film «L'Abri» de Fernand Melgar et de lire le recueil de témoignages «Le Carnet de vies», ainsi que le manifeste de la Genève escamotée, que vous trouverez tous deux en téléchargement sur le site internet du Bateau Genève. ■

* Extrait d'un témoignage publié dans le «Carnet de vies» édité par le Collectif 17 octobre www.bateaugeneve.ch/carnet-de-vies

De toit à moi.

Au jour d'aujourd'hui, il semblerait que quiconque vivant à Genève soit un jour ou l'autre confronté aux difficultés du marché immobilier qui sévissent cruellement sur notre belle cité. En effet, qui n'a pas vécu – soi-même ou à travers un proche – la jungle qui régit la recherche d'un logement et toutes les «galères» qui y sont associées: marché saturé, loyers hors de prix, minuscule cagibi considéré comme une pièce à part entière, file d'attente interminable dans la cage d'escalier à chaque visite, etc. etc. Et, lorsque finalement, on pense avoir trouvé la perle rare, ou plutôt un appartement qui convient simplement à ses propres besoins, on découvre que notre dossier – aussi solide soit-il – peut à tout moment être écarté pour laisser place à une connaissance du régisseur ou du propriétaire, dans le plus grand respect de la sacro-sainte loi des pistons! Face à ces galères connues de tous, nous voulions lever le voile sur la partie plus cachée de la réalité du logement à Genève et partager avec toi, cher lecteur, les préoccupations que vivent nos passagers, ces galériens du quotidien.

Mais tu pourrais me demander pourquoi l'équipage du Bateau souhaite aborder cette problématique dans son Journal de Bord, alors qu'il n'œuvre pas directement en faveur de ces situations...? C'est peut-être parce que nous croisons aux aurores des dizaines de personnes qui attendent devant la porte du Bateau après avoir passé la nuit dehors, ou après avoir été chassées de-ci, de-là par les forces de l'ordre ou autres pandores privés. C'est peut-être parce que nous les voyons arriver chaque matin avec de lourdes valises sous les bras et sous les yeux, à la recherche d'un peu de chaleur et de réconfort, pour finalement s'endormir ivres de fatigue au coin d'une table. C'est peut-être parce qu'ils nous confient pudiquement la réalité de leurs abris de fortune: leurs cabanes dans les parcs où les matelas se font si facilement voler, leurs chambres partagées à 6 ou 8 où les matelas ne refroidissent jamais, ou encore ces sous-locations abusives où un simple balcon se loue 600 francs par mois pour y accueillir un matelas froid sous une simple tente. Mais c'est sûrement parce que nous sommes confrontés quotidiennement à toutes ces réalités que nous nous devons d'en témoigner.

Qui que tu sois, je te souhaite sincèrement de trouver un endroit confortable et paisible pour lire ce journal, mais surtout pour y passer une nuit, la plus saine et la plus reposante possible.

Bonne lecture à toi et à bientôt

Raffaele

PAROLE DE PASSAGER

Younes

Témoignage co-écrit avec Claire Libois

Je suis venu à Genève pour trouver du travail. Je suis d'origine Marocaine, mais cela fait huit ans que j'ai quitté mon pays. Huit ans que je n'ai pas vu ma famille. C'est pour ça que je cherche du travail ici; dès que j'aurai un peu d'argent, je voudrais rentrer chez moi, voir ma famille. En ce moment je suis à la rue. Lorsque l'on est à la rue, tout est très compliqué. Je n'ai rien à part mon sac à dos. Pour pouvoir dormir quelque part, il faut payer. J'ai 23 ans, je suis sain, je ne fume pas, ce n'est pas normal que l'on me laisse dormir dehors. Personne ne devrait tolérer ça.

D'habitude je ne mendie pas. Mais avant-hier, j'avais faim et j'ai demandé à une femme si elle voulait bien m'acheter un sandwich. Elle m'a répondu en m'insultant, en m'expliquant qu'elle aussi n'avait pas une situation facile et m'a même dit de retourner dans mon pays. Par contre, j'ai rencontré une fille qui travaille dans un bar et qui m'offre parfois des pizzas. Il y a des bonnes et des mauvaises personnes partout, ce n'est pas une histoire de pays.

Quand on dort dans la rue, tout devient plus compliqué. Par exemple, mon sac est très lourd et je suis obligé de le porter toute la journée. Du coup j'ai mal au dos. Il n'y a aucun lieu où je peux laisser mon sac. Pour dormir aussi c'est plus facile sans mon bagage, c'est plus confortable et je n'ai pas besoin de m'en inquiéter. Et puis vis-à-vis de la police, lorsqu'on a un sac à dos comme le mien, on se fait tout le temps contrôler. Ça nous rend beaucoup plus repérable. Le pire c'est pour chercher du travail. Ce n'est pas pratique, je ne peux pas me présenter ainsi.

Et puis j'ai mal au pied. J'étais joueur de foot en Espagne il y a quelques années et je me suis cassé le pied. On m'a opéré et on y a mis une vis. Mais avec le temps, la vis s'est cassée. C'est très douloureux. En France, on m'a fait une radio mais je n'ai pas pu me faire opérer à nouveau, parce que je n'avais pas de sécurité sociale. En plus ils m'ont demandé de payer la radio, mais je ne pouvais pas. Je n'ai rien! Du coup je cherche toujours une solution pour me faire enlever cette vis qui me fait mal tout le temps.

On verra, j'espère continuer à avoir de la chance! ■



Kone

Témoignage co-écrit avec Claire Libois

Je pense que la situation des logements pour immigrés à Genève est un problème dont il faut parler. J'y ai déjà beaucoup réfléchi et je pense qu'il faudrait pouvoir proposer trois mois de logement gratuit à chaque individu détenteur de papiers qui arrive à Genève. Chacun devrait pouvoir tenter sa chance! Je sais bien qu'il y a beaucoup de demandeurs. L'Armée du Salut ne peut pas accueillir tout le monde. Mais si on donnait à chacun la possibilité de «venir se chercher», comme on dit dans le jargon, alors tout serait possible. A la fin de cette période, chacun ferait un bilan personnel: ceux qui auraient trouvé leur place sauraient où dormir, ils auraient un travail, ils auraient réussi, alors ils pourraient rester. Les autres devraient alors partir, rentrer chez eux ou tenter leur chance ailleurs. Ils ne devraient pas rester plus longtemps. Comme ils disent en Italie: «Purtroppo è così, non abbiamo la scelta» Il faut laisser la possibilité aux suivants de venir. Et puis, rester plus longtemps ne fait que reporter le problème. Il ne faut pas s'éterniser. On saurait que l'on n'a que trois mois, ça serait alors à nous de nous en sortir.

N'oublions pas que nous sommes dans un monde capitaliste. Les organisations existantes à Genève font ce qu'elles peuvent. On ne peut pas construire des immeubles de mille étages pour loger les immigrés. Mais il faut vraiment faire des structures plus grandes que l'Armée du Salut, quitte à être excentrés, ou nombreux dans des bunkers. Je ne pense pas que l'on ait besoin de grand-chose. Juste un

endroit où dormir, des toilettes et une douche. Ça suffit! On demande juste quelque chose de simple, pour nous permettre de décoller.

Mais aujourd'hui à Genève ça n'est vraiment pas facile. A l'Armée du Salut on ne peut rester que 10 jours. Et il faut payer quinze francs par nuit. Sur place les gens sont sympas et souvent ils nous laissent quand même venir si l'on n'a que dix francs. Mais dix jours c'est vraiment trop peu! On n'a pas le temps de s'organiser, de faire des lettres de postulation, des CV et surtout d'attendre les réponses.

En plus, je trouve illogique que l'on doive payer pour quelque chose d'aussi limité. C'est un hébergement qui est destiné à ceux qui n'ont rien, du coup, je pense que ça ne fait qu'encourager le vol. Personne n'a de travail, c'est illogique de nous demander de payer. La seule autre solution c'est de demander des bons dans les églises. Il faut supplier les prêtres pour qu'ils nous donnent des bons, pour une ou deux nuits gratuites. Mais au final, ça ne fait que reporter le problème.

Moi je suis arrivé à Genève il y a un mois. J'ai passé les dix premières nuits à l'Armée du Salut, mais maintenant je suis à la rue. Avant de venir ici, j'ai vécu un peu en Angleterre et en France, mais surtout en Italie, j'ai le passeport Italien. Là-bas, on était parfois huit dans un bunker. Mais ça n'est pas une mauvaise solution, c'est déjà ça. Et puis l'Italie c'est plus facile, déjà parce que c'est moins cher. Et puis c'est plus facile de s'arranger, il y a plus d'entraide.

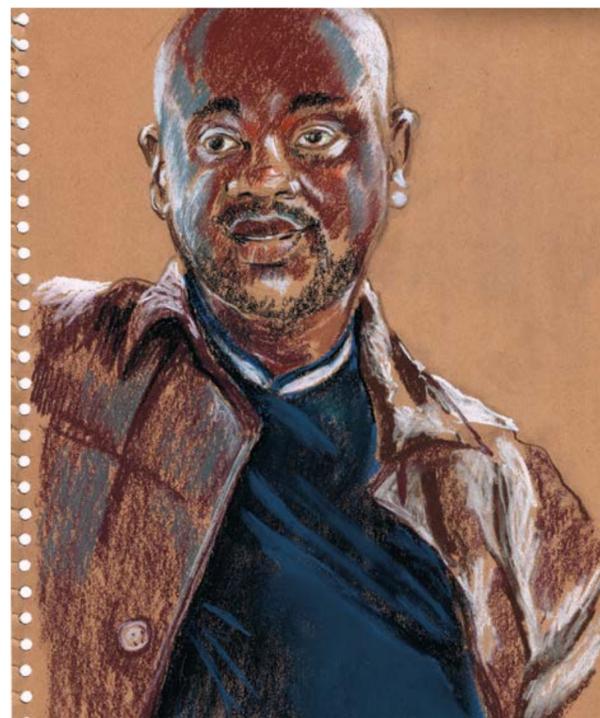
A Naples, on avait créé un ghetto, un peu isolé. Les gens appelaient ça le village africain. On récupérait des lits, des roulottes. Au début il n'y avait

aucune installation sanitaire, mais petit à petit, les gens ont commencé à s'y intéresser, ça devenait connu. Il y a eu des journalistes et des gens de la ville qui venaient faire la fête avec nous, «à l'Africaine». C'était devenu l'attraction. Du coup, ça devenait gênant pour la ville et ils nous ont installé une pompe à eau.

Mais à Genève, il n'y a pas la même mentalité. Les gens pensent autrement, ils ne sont pas prêts. Même si on connaît du monde, ici on n'est pas accueilli. Il y

a toujours de bonnes raisons; la maison est trop petite, etc. Dans la mentalité africaine, on accueille toujours, ici les gens sont plus matérialistes. Du moment qu'on a trouvé un emploi, par contre, ça marche. On peut donner un peu d'argent à la fin du mois, du coup on peut s'arranger. On est moins considéré comme une charge, un poids. Le travail c'est la clé.

Quoi qu'il en soit, je suis content d'être en Suisse. Pour l'instant ça me plaît beaucoup. J'espère vraiment pouvoir rester ici. C'est mon souhait! ■



Zaccharia

Témoignage co-écrit avec Claire Libois

Je m'appelle Zaccharia, je suis Roumain d'origine et je dors dehors à Genève depuis onze ans. A la base, j'étais quelqu'un d'ambitieux, j'avais un idéal de vie. Depuis tout petit, je voulais être créatif et faire quelque chose pour changer le monde en bien. Je n'ai jamais voulu être bêtement consommateur, j'ai toujours fait le choix d'être acteur de ma vie.

En Roumanie, je suis né dans une famille pauvre, mais j'ai été chanceux. J'ai fait des études et même l'université du soir pendant que je travaillais à l'armée. J'ai obtenu un Bachelors en Droit pénal. En 1989, année de la chute du communisme, j'ai pu graduer dans la police, du fait que j'avais fait des études. Cela ne s'est pas vraiment bien passé parce que j'ai attiré la jalousie de mes collègues. Pour finir, sur une histoire de délais et parce que j'étais considéré comme trop âgé, j'ai dû prendre une retraite anticipée à 39 ans! Forcément, la prime était très basse et je ne voulais pas redevenir pauvre sous le regard de mes anciens collègues. Du coup, j'ai préféré partir.

J'ai choisi de venir à Genève pour son université. Je voulais y étudier le droit international. Au final, je regrette d'être venu,

c'était une bêtise. Cela fait maintenant onze ans que je dors dehors onze mois par an. Je campe avec les Roms à la Jonction. Dire qu'un temps je les mettais en prison, aujourd'hui ce sont mes amis. Je n'aurais jamais pu imaginer ça!

Je campe avec six familles. J'ai gagné leur confiance en leur parlant en roumain et puis, petit à petit, je leur ai appris à lire et à écrire. Je leur écris aussi des recours de temps en temps pour des histoires de mendicité. Souvent, je ne suis pas d'accord avec eux et je m'inquiète beaucoup pour les jeunes. En un sens, je suis devenu leur conseiller et leur professeur. Et puis je suis bon psychologue, je les écoute lorsqu'ils ont

des problèmes. En retour, ils ont beaucoup de respect et de bienveillance pour moi. Lorsque je me fais voler mon matelas, les familles se serrent pour me laisser une place. Parfois même, lorsque je ne rentre pas le soir, ils me téléphonent pour savoir s'il m'est arrivé quelque chose.

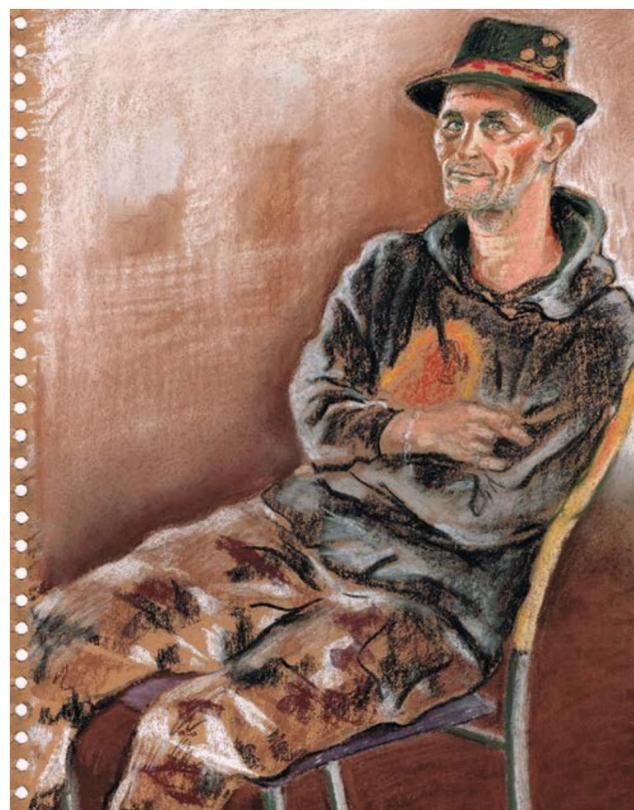
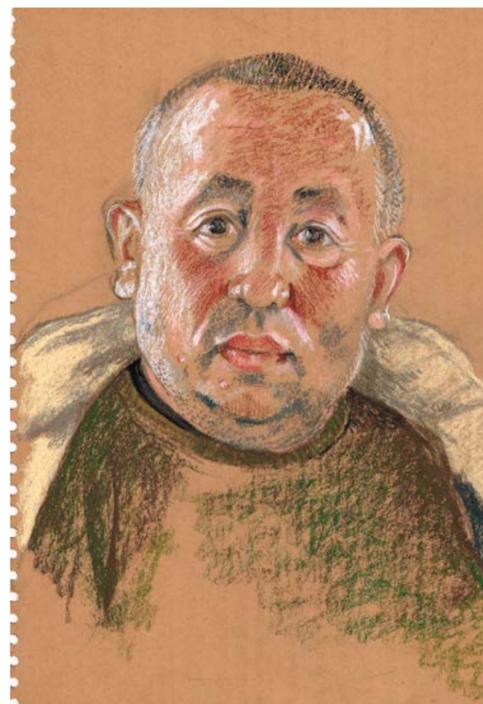
Il y a quelque chose dans notre situation qui peut faire penser à la vie primitive. Surtout lorsqu'il pleut ou qu'il vente. Je ne peux rien laisser sur place, au campement, sinon en quelques heures on m'a tout pris. Je suis obligé de tout garder sur moi. Tout le monde

me dit que je ne suis pas normal de vivre comme ça.

Régulièrement je trouve du travail. Je fais les vendanges, du jardinage, des ménages, bref un peu de tout. Ça aussi je n'aurais jamais pu l'imaginer! Mais la vie c'est comme ça; il faut savoir rebondir, s'adapter. Je suis un bon travailleur et je garde toujours un bon contact avec les gens qui m'emploient. Du coup on me rappelle souvent. Je suis toujours en bonne santé et ça aussi ça m'aide à ne pas perdre espoir. Je suis un optimiste! L'argent que je gagne, je le garde pour l'envoyer en Roumanie. Grâce à ça, mon fils a pu entrer à l'école de police cette année. Cela lui permettra d'avoir une bonne éducation et une bonne condition. Je suis très fier de lui! J'envoie aussi des médicaments à ma mère et de l'argent pour ma sœur qui a un fils handicapé.

Vu que cela fait plus de dix ans que je suis à Genève, je connais tous les lieux utiles. Je sais où manger, où me laver, où trouver des vêtements, mais pour le logement il n'y a pas vraiment de solution. En hiver, il est possible de dormir un mois aux abris PC, mais le reste du temps je suis dehors. J'ai fait plusieurs demandes pour avoir une place en foyer, je me suis fait recommander par de nombreuses personnes, mais ça ne marche pas. Il n'y a pas de place pour moi.

Je vais bientôt avoir 50 ans et si je fais le bilan de ma vie, j'ai quand même un peu l'impression d'avoir perdu ces dix dernières années. ■



Feneck

Témoignage co-écrit avec Claire Libois

Je suis à la rue, je n'ai aucun moyen, voilà...c'est la merde! Ça fait une quinzaine d'années. En général, je dors au parc des Bastions; la plupart du temps avec d'autres, mais parfois tout seul. Quand on est à la rue, on se pose toujours les trois mêmes questions: est-ce que je vais pouvoir dormir? Si oui, est-ce que j'arriverai à bien dormir? Et surtout, est-ce que je vais me réveiller? J'en ai marre! C'est fatigant...

J'ai un chien, du coup c'est impossible de trouver une solution d'hébergement. On m'a parlé d'une association qui prendrait en compte cette situation, mais je n'ai rien vu de concret pour l'instant.

Dormir dehors c'est avant tout de la souffrance. Le plus dur c'est peut-être le regard des gens. J'aimerais leur dire d'enlever leurs œillères, de ne pas nous dévisager ou de nous juger et surtout d'arrêter de nous prendre pour des voleurs. C'est déjà suffisamment compliqué d'être à la rue, on ne va pas s'ajouter des problèmes en volant et en ayant affaire à la police. Nous, tout ce qu'on souhaite, c'est un peu de tranquillité et malheureusement c'est rare d'en trouver.

Quand je sens le regard que les gens portent sur moi, souvent j'essaie de rentrer dans leur jeu. Je leur dis ce

qu'ils veulent entendre et je leur montre ce qu'ils veulent voir. Je fais ça pour essayer de leur faire comprendre que c'est mal. Parfois ça les met mal à l'aise, c'est déjà ça. Il arrive même que certains, instinctivement, sortent de l'argent. Alors je leur réponds que je ne leur en ai pas demandé. Ça, c'est des moments que j'adore!

En ce moment, je travaille bénévolement au Club social rive gauche. J'y prépare les petits-déjeuners. Vers dix heures, je sors mon chien pendant une heure, puis je le laisse à mes potes pour retourner travailler. Je sers pendant les trois services de repas jusqu'à 14h.

Travailler est la meilleure façon de ne pas boire de bière dès le matin. Aujourd'hui, je ne bois jamais avant 14h et même, quand je vais travailler au Caré, pas avant 18h! Travailler ça fait du bien. J'essaie d'arrêter de boire, de repousser la limite de l'alcool. Parfois c'est dur, surtout le matin. Des fois je tremble, je ne suis pas

bien. Mais j'ai de la volonté! C'est bien la seule chose que la rue ne me prendra jamais. Elle nous enlève déjà tellement de choses: la dignité, l'estime de soi, etc.. Au point qu'on est souvent pris pour des clochards. Mais on n'en est pas!

J'aimerais encore ajouter quelque chose, une phrase que j'aime bien par rapport au Bateau: «Sissi est morte sur ce bateau, mais notre cœur y bat encore!» ■

Le plus dur c'est peut-être le regard des gens